



ÉCRIRE UNE PIÈCE DE THÉÂTRE

Cahier des élèves

**SEQUENCE DESTINEE AUX CLASSES DU DEUXIEME DEGRE GENERAL ET
TECHNOLOGIQUE**

MICHEL LIEMANS, C.A.F., 2004

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES -----	2
CHAPITRE I. ÉCRIRE POUR AGIR -----	3
CHAPITRE II. LES CARACTÉRISTIQUES DU TEXTE THÉÂTRAL -----	8
1. ROMAN ET THEATRE-----	8
2. LE DEBUT D'UNE PIECE -----	11
3. UNE ŒUVRE INTEGRALE-----	17
CHAPITRE III. ÉCRIRE UNE PIÈCE COURTE -----	22
1. CHOISIR UN THEME-----	22
2. INVENTER UN SCENARIO-----	22
3. TRANSCRIRE LE SCENARIO EN TEXTE THEATRAL-----	22

CHAPITRE I. ÉCRIRE POUR AGIR

Agir pour plus de justice, plus de tolérance, plus de solidarité est un combat très noble et jamais achevé. Chacun peut participer à ce combat à sa manière. Le simple citoyen, en apportant son soutien aux victimes d'injustices, en accueillant des gens différents de lui. L'homme ou la femme politique, en votant des lois contre les discriminations. Le journaliste, en dénonçant les injustices de toutes sortes. L'artiste, en produisant des œuvres qui incitent le public à réfléchir, à modifier ses opinions ou ses comportements. Peindre, sculpter, composer de la musique, écrire, c'est encore, dans certains cas, agir.

Agit-on dès que l'on écrit pour le théâtre ? Non, tel dramaturge peut avoir pour seule ambition de distraire. Tel autre, que l'on dit engagé, souhaite au contraire faire réfléchir et convaincre le public tout en le distrayant. Le travail de ce dernier est difficile, puisqu'il espère faire d'une pierre deux coups. Délivrer un message sérieux sans être lourd ni ennuyeux, voilà le défi du dramaturge engagé. C'est aussi celui que tu relèveras en participant au concours d'écriture. Les activités que tu vas découvrir te feront entrer progressivement dans la logique de l'art engagé.

Dans les pages suivantes, tu découvriras plusieurs textes engagés. Leurs auteurs, qui agissent tous en écrivant et veulent faire réagir leur public en dénonçant une injustice, ont choisi des genres différents : l'article de presse, la fable, la chanson, la pièce de théâtre. A propos de chaque texte que tu liras, tu répondras aux mêmes questions, que voici.

1. *En une phrase personnelle, résume l'injustice dont l'auteur traite.*
2. *Qui dit injustice, dit presque toujours une (des) victime(s) et un (des) responsable(s). Désigne la (les) victime(s) et le(s) responsable(s).*
3. *Quel(s) sentiment(s) l'auteur du texte exprime-t-il vis-à-vis des événements relatés, de la victime et/ou du responsable ? Désigne-t-il explicitement son (ses) sentiment(s) ? Si ce n'est pas le cas, à quels indices présents dans le texte le(s) reconnais-tu ?*
4. *Le lecteur n'est pas tenu d'éprouver le(s) même(s) sentiment(s) que l'auteur. En ce qui te concerne, quel sentiment principal éprouves-tu à l'égard des événements relatés ? Parmi les sentiments suivants, coche celui qui correspond le mieux à ce que tu ressens et explique oralement la raison de ton choix. Indifférence - amusement - regret - honte - fierté - dégoût - indignation - malaise - déception - révolte - admiration*
5. *Les événements racontés sont-ils authentiques ou imaginaires ? S'ils sont imaginaires, te semblent-ils vraisemblables, c'est-à-dire susceptibles de se dérouler dans le monde réel ?*
6. *Les événements racontés sont-ils toujours d'actualité ? Autrement dit, des faits analogues se déroulent-ils ou pourraient-ils encore se dérouler de nos jours ? Si oui, cite-les.*

Texte 1 - Le « zoo » de Tervuren

Été 1897: Exhibés à l'Exposition universelle de Bruxelles. 267 Congolais vont subir le regard écrasant des Blancs, le froid, la maladie... Retour sur la terrible histoire de ce « zoo humain ».

Un jour, un roi, dans son palais, imagine un grand projet : faire venir dans son pays, la Belgique, des Congolais tirés de leur brousse pour les montrer aux visiteurs de l'Exposition universelle de Bruxelles. Nous sommes en 1897. Léopold II, propriétaire, pour quelques années encore, de l'Etat du Congo, souhaite afficher sa puissance et sa capacité à « domestiquer » les populations dites « sauvages » de sa colonie, afin de séduire investisseurs et banquiers. Les 267 Congolais qui embarquent à Boma, direction Anvers, sont censés représenter tout ce que le cœur de l'Afrique compte d'ethnies, de traditions et de professions. Parmi eux, un chef Bangala, une centaine de soldats, deux Pygmées, une vingtaine de femmes.

Parqués dans trois villages « exotiques » près du petit bourg de Tervuren, les Congolais jouent, jour après jour, des scènes de la vie quotidienne. Le public – un million de visiteurs – se montre exigeant, jette des bananes, des bonbons ou des centimes pour attirer les « naturels » hors de leurs cases. « Il en est dont l'œil est très bon, très doux, qui montrent leurs dents d'une éblouissante blancheur dans un rire éternel, lit-on dans les gazettes. D'autres ont le regard franchement mauvais, cruel... » Ces « grands enfants » chantent et dansent, participent à des courses en pirogue sur les étangs de Tervuren, tandis que défile le détachement congolais. Pour les réconforter, on leur offre de la bière ou du genièvre... Le prince Albert vient voir le « spectacle », mais Léopold II se dérobe. Le roi, qui a peur des microbes, redoute de serrer la main des indigènes.



Parqués dans des villages reconstitués, les Congolais jouent des scènes de la vie quotidienne.

Une épidémie de grippe et des pneumonies se sont d'ailleurs déclarées parmi eux. C'est que, cette année-là, l'été est pourri. Le froid et la pluie sapent le moral du groupe. Des mutineries éclatent, vite réprimées. En deux mois, sept Congolais meurent de maladie et sont enterrés à la hâte, dans la fosse commune des prostituées et des malades mentaux, sous les huées de la population locale. Les organisateurs de l'expo tentent d'étouffer l'affaire. Mais la presse laïque réclame le départ anticipé des Congolais et des interpellations ont lieu au Parlement. Le 1^{er} septembre, les rescapés sont renvoyés dans leur pays. C'est le soulagement pour les autorités belges.

De ce séjour, il ne reste que sept tombes anonymes, aménagées en 1950 au cimetière de Tervuren. Pour briser l'amnésie, Francis Dujardin a réalisé un documentaire émouvant sur ces Congolais, victimes d'un système qui les dépasse. Témoignages, images d'archives, photos, extraits de journaux d'époque enrichissent le film, primé aux Festivals de Genève et de Bruxelles, et enfin diffusé « en clair » sur la deuxième chaîne de la RTBF. *Boma-Tervuren, le voyage* réhabilite aussi la mémoire des morts de 1897. On y voit quelques-uns de leurs compatriotes revenir sur les lieux, cent ans plus tard, pour accomplir le rituel de la terre, le rapatriement symbolique des corps, et interpeller les Blancs d'aujourd'hui sur l'incroyable épisode du zoo humain de Tervuren.

Olivier Rogeau

LE VIF-L'EXPRESS 14/12/2001

Boma-Tervuren, le voyage (une coproduction Cobra Films, RTBF VRT Communauté française, Triangle 7) est diffusé sur la Deux le 15/12 à 20 heures, le 19/12 à 23 heures et le 22/12 à 10 heures.

Texte 2 - Le pont et le balayeur

Le pont splendide venait d'être achevé. Les ingénieurs en étaient fiers: la courbe gracieuse, la légèreté de l'encâblage, le soin des couleurs, tout conspirait pour que ce pont leur fût une référence prestigieuse.

Mais un matin, un balayeur entreprit son travail. C'était un homme consciencieux qui ne voulait jamais laisser traîner quelque immondice. Il frottait avec conviction en prenant soin de lustrer les énormes boulons qui ne se comptaient plus tout au long du majestueux tablier. Il balaya si fort qu'il dévissa un écrou et qu'un câblé déstabilisé fit basculer le pont en produisant une énorme béance. Le balayeur fut emporté dans le frémissement du bitume et s'écrasa quelques dizaines de mètres plus bas. L'accident fit grand bruit. Un procès s'ensuivit.

Les ingénieurs chargèrent le malheureux balayeur. On déplora son quotient intellectuel limité, ses études avortées, son zèle névrotique. Le président du tribunal évoqua quelques articles de presse et entretiens télévisuels dans lesquels les ingénieurs revendiquaient avec orgueil et fierté la paternité de l'ouvrage. « Une telle prouesse technique serait-elle à la merci d'un pauvre balayeur? » On lui rétorqua qu'un tel ouvrage n'était garanti ni contre les groupes terroristes ni contre les vandales de tout poil : il était destiné à supporter des charges pondérales et non des charges explosives. « Mais qu'est-ce donc qu'un balai ? On en trouve peu dans les arsenaux ! reprit le juge excédé. Pourquoi ne voulez-vous pas être responsables du pire quand vous revendiquez le meilleur ? »

Ils dirent n'être pas comptables du service d'entretien. « Qu'est-ce qu'un pont solide s'il cède à un balai ? – Mais, monsieur le juge, il n'a pas cédé à un balai, mais à un balayeur ! Et qui sait si ce balayeur, Monsieur Mohammed Bousikra, n'était pas lié à un de ces groupuscules terroristes qui entendent déstabiliser notre pays ? Et nous regrettons que sa disparition vous empêche de l'interroger! »

On trouva au suspect de lointains parents fichés par la police. Au bénéfice du doute, on acquitta les brillants ingénieurs, on soupçonna le consciencieux balayeur. Sa famille dut quitter la région, sans le père, précipité dans les abîmes.

Ceux qu'on nomme des responsables ne goûtent que rarement d'être dits responsables.

Alain Etchegoyen, *Fables intempêtes*,
Stock, 1996.

Texte 3 - Lily

On la trouvait plutôt jolie, Lily.
Elle arrivait des Somalis, Lily,
Dans un bateau plein d'émigrés
Qui venaient tous de leur plein gré
Vider les poubelles à Paris.

Elle croyait qu'on était égaux, Lily,
Au pays de Voltaire et d'Hugo, Lily,
Mais pour Debussy en revanche,
Il faut deux noires pour une blanche,
Ça fait un sacré distinguo

Elle aimait tant la liberté, Lily
Elle rêvait de fraternité, Lily.
Un hôtelier, rue Secrétan
Lui a précisé en arrivant
Qu'on ne recevait que des blancs.

Elle a déchargé des cageots, Lily.
Elle s'est tapé les sales boulots, Lily.
Elle crie pour vendre des choux-fleurs.
Dans la rue, ses frères de couleur
L'accompagnent au marteau-piqueur.

Et quand on l'appelait Blanche-neige, Lily,
Elle se laissait plus prendre au piège, Lily.
Elle trouvait ça très amusant,
Même s'il fallait serrer les dents,
Ils auraient été trop contents.

Elle aime un beau blond frisé, Lily,
Qui était prêt à l'épouser, Lily,
Mais la belle-famille lui dit :
« Nous ne sommes pas racistes pour deux
sous,
Mais on ne veut pas de ça chez nous. »

Elle a essayé l'Amérique, Lily,
Ce grand pays démocratique, Lily.
Elle aurait pas cru sans le voir
Que la couleur du désespoir
Là-bas aussi ce fût le noir.

Mais dans un meeting à Memphis, Lily,
Elle a vu Angela Davis, Lily,
Qui lui dit « Viens ma petite sœur,
En s'unissant on a moins peur
Des loups qui guettent le trappeur ».

Et c'est pour conjurer sa peur, Lily,
Qu'elle lève aussi un poing rageur, Lily,
Au milieu de tous ces gugusses
Qui foutent le feu aux autobus
Interdits aux gens de couleur.

Mais dans ton combat quotidien, Lily,
Tu connaîtras un type bien, Lily,
Et l'enfant qui naîtra un jour
Aura la couleur de l'amour
Contre lequel on ne peut rien.

On la trouvait plutôt jolie, Lily.
Elle arrivait des Somalis, Lily,
Dans un bateau plein d'émigrés
Qui venaient tous de leur plein gré
Vider les poubelles à Paris.

Pierre Perret, *Lily*.

Texte 4 - Le dernier
ou L'ombre du grand-père auprès du grand mur blanc

Un homme (A) assis sur un banc; un autre homme (B) l'écoute. Le lieu est indéfini.

A: Avant, je travaillais. Je me levais à cinq heures. Dans la baraque d'où le froid n'arrivait jamais à sortir, je préparais le café pour dix. Je me lavais dans un seau que je dégourdissais parfois avec l'eau du café. Puis, je réveillais les autres. On parlait avec les yeux pour garder encore quelques miettes de sommeil sur les lèvres. A six heures, fallait qu'on soit sur le chantier. Même les jours de pluie. Surtout les jours de pluie, quand il y a le plus d'absents. Et ça durait jusqu'à la nuit.

B: Et puis?

A: Et puis maintenant...plus rien.

B : Rien ?

A: Non, rien. Le banc, la cigarette, le sourire obligé, l'horloge du temps dans la paupière, Et pas bouger, surtout pas bouger .

B : Pourquoi ça ?

A: On voit bien que vous n'êtes pas d'ici...

(Un troisième homme -C -arrive)

C : Faut pas rester là. Vous regardez, vous photographiez mais vous ne lui parlez pas, c'est interdit...Vous l'épuisez en lui posant vos questions.

B : Et alors ?

C : Ça l'use.

B : La conversation n'a jamais usé personne.

C : Si. Lui, ça l'use. Ça le force à réfléchir, à trouver des mots. En plus, dans une langue qui n'est pas la sienne. C'est un effort cérébral qu'il faut lui éviter; on veut le garder le plus longtemps possible. C'est le dernier, vous savez.

B : Le dernier quoi ?

C : Le dernier Arabe, bien sûr.

B : ...Ah, c'est lui !

C : Oui. Et il est à nous. C'est la curiosité de notre ville. Les autres sont tous partis, de partout. Ici, on a su en garder un.

B : On me l'avait pourtant dit, mais je n'osais pas y croire.

C : Si, si. On a fait de gros sacrifices pour le garder. Il voulait repartir avec les autres. On a monnayé son transfert... un bon paquet d'ailleurs. Mais on ne regrette rien.

B : Son transfert ?

C : Oui. En fait, il logeait dans une cabane juste à la limite sur la commune voisine. Mais eux, ces culs-terreux, n'ont pas reniflé l'affaire. On leur a racheté la cabane, le bout de terrain autour et on a construit une sorte de parc d'attractions. Vous pouvez visiter, c'est resté tel quel.

A: Le dimanche, on allait au marché en carriole, on ramenait les légumes pour la semaine. Parfois, on achetait un agneau et on faisait le méchoui. Au marché, on parlait entre cousins: le pays, la famille, les enfants... On partageait un thé à la menthe. Des fois, on était un de moins – accident du travail – alors, on vidait les trous de nos poches et on envoyait une Tour Eiffel en plastique à sa veuve. Pour la consoler.

C : Vous voyez ? Vous l'avez fait parler. Maintenant, il ne va plus s'arrêter. [...]

Gérard Levoyer, *Le dernier*,
« Démocratie mosaïque, 4 », Editions Lansman, 2000, p. 7-14.
Premier prix du concours « Une scène pour la démocratie 99 ».

CHAPITRE II. LES CARACTÉRISTIQUES DU TEXTE THÉÂTRAL

Tu peux classer en deux catégories les textes que tu as lus jusqu'à présent. D'une part, ceux qui ont été écrits pour être lus : l'article de journal et la fable. D'autre part, ceux qui ont été écrits pour être écoutés : la chanson et le texte théâtral. Une chanson, ce n'est pas que des paroles, mais aussi une musique, une orchestration et une interprétation. Le théâtre, ce n'est pas qu'un texte. Celui-ci n'est qu'une promesse, une chenille appelée à devenir papillon. Pour devenir spectacle, le texte sera pris en charge par un metteur en scène, un scénographe, un costumier, un éclairagiste et des acteurs. Ce que les spectateurs applaudiront – ou siffleront –, c'est une création collective et pas seulement le travail d'un dramaturge. Le texte de théâtre vise à être joué ; c'est pour cela qu'il doit respecter des caractéristiques propres au texte théâtral. Ces caractéristiques, tu les découvriras dans les pages qui suivent.

1. Roman et théâtre

ACTIVITÉ n° 1

Voici trois versions romanesques du même extrait d'histoire. Compare-les en remplissant le tableau suivant.

CRITERES DE COMPARAISON	VERSION 1	VERSION 2	VERSION 3
1. Qui est le narrateur ? (un personnage ? un narrateur extérieur ?)			
2. Celui-ci porte-t-il un jugement sur un ou plusieurs personnages ?			
3. Rappelle-t-il les paroles de(s) personnages ?			
4. Rappelle-t-il les pensées ou les sentiments de(s) personnages ?			

Version 1

Lorsque Frédéric Maillard rentra chez lui, se tête faisait peine à voir. Sa femme et le couple d'amis qui l'attendaient en conclurent qu'il avait perdu son procès. Mais le procureur cessa bientôt de jouer la comédie et laissa éclater sa joie : non seulement il avait gagné le procès, mais il avait aussi obtenu la condamnation à mort de l'accusé.

Admiratifs, Juliette, Renée et Louis ne tarirent pas d'éloges et reprochèrent amicalement à Maillard de leur avoir fait une plaisanterie. Le magistrat s'expliqua enfin : rien ne prouvait la culpabilité de l'accusé, mais il avait réussi, à force d'acharnement, à réduire à néant l'argumentation de la défense.

Version 2

Lorsque Frédéric Maillard rentra chez lui, il était rempli d'une fierté mauvaise, celle d'avoir fait condamner à mort un homme dont il n'était même pas sûr de la culpabilité. Il se réjouissait de la misérable petite plaisanterie qu'il allait faire à sa femme, Juliette, et à ses amis, Renée et Louis Andrieu. Comédien de nature, il afficha une mine défaite qui berna complètement ceux qui l'attendaient.

– Mon pauvre vieux. Alors, non ? Ça n'a pas marché ? interrogea Louis.

Maillard libéra enfin sa joie en éclatant de rire et révéla qu'il avait fait condamner son bonhomme.

– C'est vrai ? Les travaux forcés ? A perpétuité ?

– Pas du tout, répondit Maillard, il est bel et bien condamné à mort !

Partageant l'ignoble contentement du procureur, sa femme et ses amis le félicitèrent chaleureusement et lui manifestèrent son admiration.

– Je ne m'attendais pas à une condamnation à mort, avoua Louis.

– Très franchement, je n'y croyais pas non plus, reconnut Maillard. Bien sûr, il s'agissait d'un crime crapuleux. Mon bonhomme avait assassiné une vieille dame pour la voler, mais, après tout, il n'y avait pas de preuve décisive. En somme, il existait un faisceau de très graves présomptions, mais qui n'étaient tout de même que des présomptions. Les empreintes digitales, qui étaient d'ailleurs bien les siennes, ne constituaient pas non plus une charge suffisante. La défense avait beau jeu. Vous n'avez qu'une certitude morale, plaidait Maître Lancry. Et, au bout du compte, c'était vrai.

Version 3

Ce soir-là, mon mari était en retard : il avait plaidé pour obtenir la condamnation d'un homme accusé de meurtre et je l'attendais depuis un bon moment en compagnie de Renée et Louis, ses amis. Lorsqu'il entra enfin, nous crûmes tous trois que la cause était perdue : Frédéric tirait une tête jusque par terre. Il ne me déplaisait pas qu'il ait subi une défaite : j'en avais déjà assez à l'époque de son ambition démesurée, de ses fanfaronnades.

Mais ce n'était que comédie de sa part. Il nous dit qu'il avait non seulement gagné son procès, mais aussi fait condamner à mort l'accusé. Je fis tout mon possible pour avoir l'air heureuse de son succès, et il n'était sans doute pas dupe de ma comédie.

Il plastronnait pourtant.

– Très franchement, je n'y croyais pas. Bien sûr, il s'agissait d'un crime crapuleux. Mon bonhomme avait assassiné une vieille dame pour la voler, mais, après tout, il n'y avait pas de preuve décisive. En somme, il existait un faisceau de très graves présomptions, mais qui n'étaient tout de même que des présomptions. Les empreintes digitales, qui étaient d'ailleurs bien les siennes, ne constituaient pas non plus une charge suffisante. La défense avait beau jeu. Vous n'avez qu'une certitude morale, plaide Maître Lancry. Et, au bout du compte, c'était vrai.

A retenir

On peut conclure de cette comparaison entre trois versions d'une même histoire que la narration romanesque possède les caractéristiques suivantes.

1. Le récit est pris en charge par un narrateur.
2. Ce narrateur est soit extérieur à l'univers de l'histoire (versions 1 et 2), soit un personnage (version 3) ; on parle de récit à la troisième personne dans le premier cas, de récit à la première personne dans le second.
3. Le narrateur, quel qu'il soit, peut rester neutre à propos des personnages et des événements (version 1) ou porter un jugement sur les uns ou les autres (versions 2 et 3).
4. Le texte est toujours constitué, dans des proportions fort variables, de récits d'événements et de récits de paroles. Certains textes contiennent en plus des récits de pensées. La version 1 ne contient aucun récit de pensées, tandis que les versions 2 et 3 nous livre les pensées de Maillard ou de Juliette.
5. Pour rapporter les paroles des personnages, le narrateur a le choix entre quatre modes.
6. Le discours direct (version 2 : *Mon pauvre vieux. Alors, non ? Ça n'a pas marché ?*).
7. Le discours indirect (version 2 : *Maillard révéla qu'il avait fait condamner son bonhomme*).
8. Le discours indirect libre (version 1 : *non seulement il avait gagné le procès, mais il avait aussi obtenu la condamnation à mort de l'accusé*).
9. Le discours raconté (version 1 : *Admiratifs, Juliette, Renée et Louis ne tarirent pas d'éloges*).

ACTIVITÉ n° 2

Tu trouveras ci-dessous une scène extraite de *La tête des autres* de Marcel Aymé. Elle raconte les mêmes événements que ceux que tu as découverts dans les trois versions romanesques.

1. Quel sentiment principal éprouves-tu à l'égard des événements relatés et des personnages? Parmi les sentiments suivants, coche celui qui correspond le mieux à ce que tu ressens et explique oralement la raison de ton choix. Indifférence - amusement - regret - honte - fierté - dégoût - indignation - malaise - déception - révolte - admiration
2. Quel(s) sentiment(s) l'auteur du texte exprime-t-il vis-à-vis des événements relatés, de la victime et/ou du responsable ? Désigne-t-il explicitement son (ses) sentiment(s) ? Si ce n'est pas le cas, à quels indices présents dans le texte le(s) reconnais-tu?

En te basant sur cet exemple, tu compareras l'écriture théâtrale à l'écriture romanesque. Tu inscriras ta comparaison dans le tableau de la page suivante.

ECRITURE ROMANESQUE	ECRITURE THEATRALE
1. Le récit est pris en charge par un narrateur.	
2. Ce narrateur est soit extérieur à l'univers de l'histoire, soit un personnage	
3. Le narrateur peut rester neutre à propos des personnages et des événements ou porter un jugement sur les uns ou les autres.	
4. Le texte est toujours constitué, dans des proportions fort variables, de récits d'événements et de récits de paroles. Certains textes contiennent en plus des récits de pensées.	
5. Pour rapporter les paroles des personnages, le narrateur a le choix entre quatre modes.	

EXTRAIT : *La tête des autres*

L'action se passe en Poldavie.
Le salon du procureur Maillard.

Au fond, une grande fenêtre à quatre vantaux dont deux sont restés entrouverts.
Côté jardin, amorce d'un vestibule non fermé auquel on accède par deux marches.
Côté cour, une porte.
Sièges divers, tables, piano. Sur une sellette, le buste de Montesquieu.

Résumé de la première scène

En compagnie d'un couple d'amis, une certaine Juliette attend son mari Frédéric, qui est très en retard. On comprend que celui-ci exerce une profession en rapport avec la justice et qu'il espère gagner un procès en cours.

SCENE II

Par la porte côté cour entre Frédéric Maillard portant une serviette de cuir. C'est un homme de trente-huit ans. Juliette, Renée et Louis s'avancent à sa rencontre.

LOUIS

Alors ?

Maillard a un hochement de tête mélancolique.

RENÉE

Ça y est. Cet animal de Valorin s'en est tiré !

JULIETTE

J'en avais le pressentiment.

LOUIS

Mon pauvre vieux. Alors, non ? Ça n'a pas marché ?

MAILLARD, *il éclate de rire et, l'air triomphant, vient à Juliette.*

Mais si ! Ça a très bien marché puisque j'ai fait condamner mon bonhomme.

LOUIS

C'est vrai ? Les travaux forcés ? A perpétuité ?

MAILLARD

Pas du tout ! Il est bel et bien condamné à mort !

RENÉE et LOUIS, *battant des mains.*

Bravo ! Bravo ! C'est épatant !

JULIETTE, *se jetant au cou de son mari.*

Mon chéri ! Comme je suis heureuse ! Non, tu ne peux pas savoir quel bonheur c'est pour moi ! J'ai passé par de telles angoisses ! Je n'osais plus espérer la bonne nouvelle. Tu ne rentrais pas... tu ne téléphonais pas...

MAILLARD, *ému.*

Ma chère petite. (Il lui baise le front.) Le verdict a été rendu tard et j'ai dû ensuite écouter le chef de cabinet de Robichon qui m'a tenu encore vingt minutes.

RENÉE

Et en entrant, vous nous avez fait marcher en prenant une mine d'enterrement, comme si le type avait été acquitté ! (*Mutine.*) C'est vilain, ce que vous avez fait là, procureur Maillard.

Renée et Juliette prennent Maillard chacune par un bras.

JULIETTE

Oui, c'est très vilain et nous sommes tous très fâchés.

MAILLARD

Je demande pardon à tous et je promets de ne plus le faire jamais.

JULIETTE

On lui pardonne ?

RENÉE

Pour cette fois, on lui pardonne parce que c'est un homme inouï, formidable, génial !

LOUIS

J'avoue que je ne m'attendais pas à une condamnation à mort.

MAILLARD

Très franchement, je n'y croyais pas non plus. Bien sûr, il s'agissait d'un crime crapuleux. Mon bonhomme avait assassiné une vieille dame pour la voler, mais, après tout, il n'y avait pas de preuve décisive. En somme, il existait un faisceau de très graves présomptions, mais qui n'étaient tout de même que des présomptions. Les empreintes digitales, qui étaient d'ailleurs bien les siennes, ne constituaient pas non plus une charge suffisante. La défense avait beau jeu. Vous n'avez qu'une certitude morale, plaidait Maître Lancry. Et, au bout du compte, c'était vrai.

LOUIS

Évidemment sa position était forte. Vous avez dû vous démener comme un diable.

MAILLARD

C'est bien simple, je suis claqué. Vingt fois, j'ai cru que l'accusé sauvait sa tête. Je le sentais m'échapper, me filer entre les doigts. Chaque fois, j'ai réussi à donner le coup de barre qui le faisait rentrer dans l'ornière.

LOUIS

L'ornière de la Justice.

On rit.

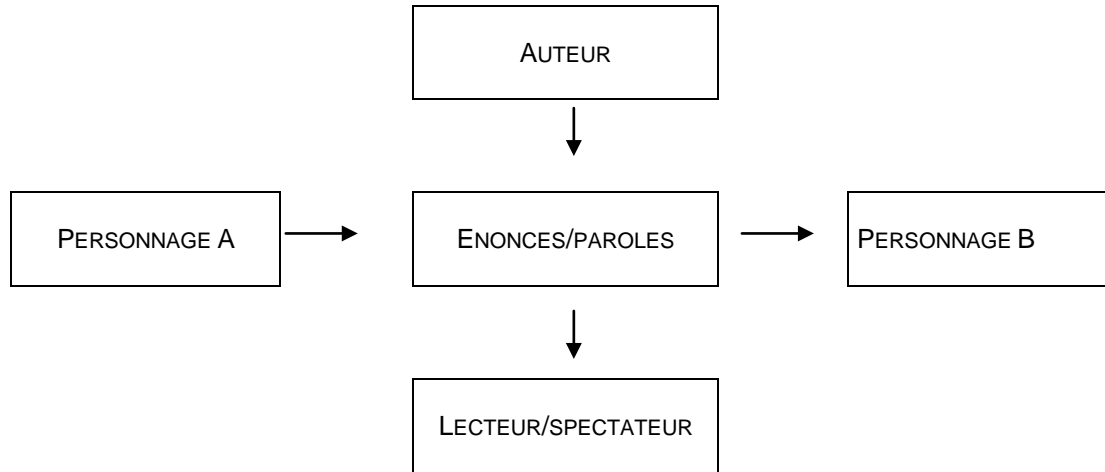
À retenir

Les paroles des personnages jouent simultanément deux ROLES.

- Comme dans la vie réelle, elles transmettent des messages entre les personnages.
- Elles transmettent en plus des messages de l'auteur vers le lecteur et le spectateur ; c'est par le biais des dialogues que l'auteur de théâtre engagé défend une opinion, porte des jugements sur les personnages ou sur les événements.

Puisque les dialogues de théâtre sont chargés de deux fonctions, on parle de *double énonciation*.

Le schéma suivant rend compte de cette caractéristique.



Le texte de théâtre n'est pas seulement constitué des paroles des personnages, mais aussi d'indications diverses destinées au futur metteur en scène, au futur scénographe, aux futurs acteurs. Ces indications sont appelées *didascalies*. Celles-ci permettent également à l'auteur de faire passer son opinion : par exemple, des vêtements, des mimiques, un décor peuvent contribuer à rendre un personnage sympathique ou antipathique autant que les paroles qu'il prononce.

2. Le début d'une pièce

Au début d'un spectacle – de théâtre, mais aussi de cinéma –, le spectateur est plongé brusquement dans un univers qu'il ne connaît pas. Pour comprendre l'histoire, il se demande où et quand se déroule l'action, qui sont les personnages qu'il voit agir et parler. Le dramaturge doit fournir une réponse à ces questions du spectateur au début de la pièce. Cette première partie de la pièce, plus ou moins longue selon les circonstances, est appelée *exposition*.

Voici, en guise d'exemples, trois débuts très différents. Chaque texte est suivi de questions auxquelles tu répondras. Elles te permettront de découvrir certaines caractéristiques des débuts de pièces.

EXEMPLE 1 TOPAZE

Topaze est le nom du personnage principal de la pièce. L'exposition vise manifestement à dresser son portrait. Au fil de ta lecture, note les caractéristiques de Topaze qui te semblent essentielles.

Une salle de classe à la pension Muche.

Les murs sont tapissés de cartes de géographie, de tableaux des poids et mesures, d'images antialcooliques (foie d'un homme sain, foie alcoolique).

Au-dessus des tableaux, une frise de papier crème sur laquelle se détachent en grosses lettres diverses inscriptions morales: « Pauvreté n'est pas vice. » « Il vaut mieux SOUFFRIR le mal que de le FAIRE. » « L'oisiveté est la MÈRE de TOUS LES VICES », « Bonne renommée vaut MIEUX que ceinture dorée ». Au centre, au-dessus de la chaire: « L'ARGENT NE FAIT PAS LE BONHEUR ». Au plafond, deux réflecteurs de tôle émaillée auréolent des ampoules électriques.

Au fond, entre une porte-fenêtre et une armoire, la chaire, sur une petite estrade d'un pied de haut.

A travers les vitres de la porte-fenêtre, on voit passer de temps en temps des enfants qui jouent, ou la silhouette minable de M. Le Ribouchon, qui surveille la récréation.

L'armoire est vitrée, et l'on voit à l'intérieur, sur des étagères, une sorte de bric-à-brac. Des pavés ornés d'étiquettes, un perroquet empaillé, divers bocaux contenant des cadavres d'animaux ou d'insectes. Au-dessus de l'armoire, un globe terrestre en carton, un boisseau, un putois empaillé.

Devant la chaire, deux rangées de bancs d'écoliers, séparées par une allée.

Enfin, à droite, au tout premier plan, une petite armoire. A terre, à côté de l'armoire, un tas de livres en loques.

SCÈNE PREMIÈRE

Quand le rideau se lève, M. Topaze fait faire une dictée à un élève. M. Topaze a trente ans environ. Longue barbe noire qui se termine en pointe sur le premier bouton du gilet. Col droit, très haut, en celluloïd, cravate misérable, redingote usée, souliers à boutons.

L'Elève est un petit garçon de douze ans. Il tourne le dos au public. On voit ses oreilles décollées, son cou d'oiseau mal nourri. Topaze dicte et, de temps à autre, il se penche sur l'épaule du petit garçon pour lire ce qu'il écrit.

TOPAZE, *il dicte en se promenant.*

« Des moutons... Des moutons... étaient en sûreté... dans un parc; dans un parc. (*Il se penche sur l'épaule de l'Elève et reprend.*) Des moutons... moutonss... (*L'Elève le regarde, ahuri.*) Voyons, mon enfant, faites un effort. Je dis moutonss. Étaient (*il reprend avec finesse*) étai-eunnt. C'est-à-dire qu'il n'y avait pas qu'un moutonne. Il y avait plusieurs moutonssse. »

L'Elève le regarde, perdu. A ce moment, par une porte qui s'ouvre à droite au milieu du décor, entre Ernestine Muche. C'est une jeune fille de vingt-deux ans, petite-bourgeoise vêtue avec une élégance bon marché. Elle porte une serviette sous le bras.

SCÈNE II

L'ÉLÈVE, TOPAZE, ERNESTINE

ERNESTINE

Bonjour, monsieur Topaze.

TOPAZE

Bonjour, mademoiselle Muche.

ERNESTINE

Vous n'avez pas vu mon père?

TOPAZE

Non, M. le directeur ne s'est point montré ce matin.

ERNESTINE

Quelle heure est-il donc?

TOPAZE, *il tire sa montre, qui est énorme et presque sphérique.*

Huit heures moins dix, mademoiselle. Le tambour va rouler dans trente-cinq minutes exactement... Vous êtes bien en avance pour votre classe.

ERNESTINE

Tant mieux, car j'ai du travail. Voulez-vous me prêter votre encre rouge?

TOPAZE

Avec le plus grand plaisir, mademoiselle... Je viens tout justement d'acheter ce flacon, et je vais le déboucher pour vous.

ERNESTINE

Vous êtes fort aimable...

Topaze quitte son livre, et prend sur le bureau un petit flacon qu'il va déboucher avec la pointe d'un canif pendant les répliques suivantes.

TOPAZE

Vous allez corriger des devoirs?

ERNESTINE

Oui, et je n'aime pas beaucoup ce genre d'exercice...

TOPAZE

Pour moi, c'est curieux, j'ai toujours eu un penchant naturel à corriger des devoirs... Au point que je me suis parfois surpris à rectifier l'orthographe des affiches dans les tramways ou sur les prospectus que des gens cachés au coin des rues vous mettent dans les mains à l'improviste... (*Il a réussi à ôter le bouchon.*) Voici, mademoiselle. (*Il flaire le flacon débouché avec un plaisir évident, et le tend à Ernestine.*) Et je vous prie de garder ce flacon aussi longtemps qu'il vous sera nécessaire.

ERNESTINE

Merci, monsieur Topaze.

TOPAZE

Tout à votre service, mademoiselle...

ERNESTINE, *elle allait sortir, elle s'arrête.*

Tout à mon service? C'est une phrase toute faite mais vous la dites bien !

TOPAZE

Je la dis de mon mieux et très sincèrement.

ERNESTINE

Il y a quinze jours, vous ne la disiez pas, mais vous étiez beaucoup plus aimable.

TOPAZE, *ému.*

En quoi, mademoiselle ?

ERNESTINE

Vous m'apportiez des boîtes de craie de couleur, ou des calendriers perpétuels et vous veniez jusque dans ma classe corriger les devoirs de mes élèves... Aujourd'hui, vous ne m'offrez plus de m'aider...

TOPAZE

Vous aider? Mais si j'avais sollicité cette faveur, me l'eussiez-vous accordée?

ERNESTINE

Je ne sais pas. Je dis seulement que vous ne l'avez pas sollicitée. (*Elle montre le flacon et elle dit assez sèchement.*)
Merci tout de même...

Elle fait mine de se retirer.

TOPAZE, *très ému.*

Mademoiselle, permettez-moi...

ERNESTINE, *sèchement.*

J'ai beaucoup de travail, monsieur Topaze...

Elle va sortir. Topaze, très ému, la rejoint.

TOPAZE, *pathétique.*

Mademoiselle Muche, ma chère collègue, je vous en supplie: ne me quittez pas sur un malentendu aussi complet. ,

ERNESTINE, *elle s'arrête.*

Quel malentendu ?

TOPAZE

Il est exact que depuis plus d'une semaine je ne vous ai pas offert mes services; n'en cherchez point une autre cause que ma discrétion. Je craignais d'abuser de votre complaisance, et je redoutais un refus, qui m'eût été d'autant plus pénible que le plaisir que je m'en promettais était plus grand. Voilà toute la vérité.

ERNESTINE

Ah? Vous présentez fort bien les choses... Vous êtes beau parleur, monsieur Topaze...

Elle rit.

TOPAZE, *il fait un pas en avant.*

Faites-moi la grâce de me confier ces devoirs...

ERNESTINE

Non, non, je ne veux pas vous imposer une corvée...

TOPAZE, *lyrique*

N'appellez point une corvée ce qui est une joie... Faut-il vous le dire: quand je suis seul, le soir, dans ma petite chambre, penché sur ces devoirs que vous avez dictés, ces problèmes que vous avez choisis, et ces pièges orthographiques si délicatement féminins, il me semble (*Il hésite puis, hardiment*) que je suis encore près de vous...

ERNESTINE

Monsieur Topaze, soyez correct, je vous prie...

TOPAZE, *enflammé.*

Mademoiselle, je vous demande pardon ; mais considérez que ce débat s'est engagé de telle sorte que vous ne pouvez plus me refuser cette faveur sans me laisser sous le coup d'une impression pénible et m'infliger un chagrin que je n'ai pas mérité.

ERNESTINE, après un petit temps.

Allons, je veux bien céder encore une fois... (*Elle ouvre sa serviette et en tire plusieurs liasses de devoirs, l'une après l'autre.*)

TOPAZE *les prend avec joie.*

A chaque liasse, il répète avec ferveur.

Merci, merci, merci, merci, merci...

ERNESTINE

Il me les faut pour demain matin.

TOPAZE

Vous les aurez.

ERNESTINE

Et surtout, ne mettez pas trop d'annotations dans les marges... Si l'un de ces devoirs tombait sous les yeux de mon père, il reconnaîtrait votre écriture au premier coup d'œil.

TOPAZE, *inquiet et charmé.*

Et vous croyez que M. le directeur en serait fâché?

ERNESTINE

M. le directeur ferait de violents reproches à sa fille.

TOPAZE

J'ai une petite émotion quand je pense que nous faisons ensemble quelque chose de défendu...

ERNESTINE

Ah! Taisez-vous...

TOPAZE

Nous avons un secret... C'est délicieux d'avoir un secret. Une sorte de complicité...

ERNESTINE

Si vous employez de pareils termes, je vais vous demander de me rendre mes devoirs.

TOPAZE

N'en faites rien, mademoiselle, je serais capable de vous désobéir... Vous les aurez demain matin...

ERNESTINE

Soit. Demain matin, à huit heures et demie... Au revoir et pas un mot.

TOPAZE, *mystérieux*.

Pas un mot.

Ernestine sort par là où elle était venue. Topaze resté seul rit de plaisir et lisse sa barbe. Il met les liasses de devoirs dans son tiroir. Enfin, il reprend son livre et revient vers l'Elève.

TOPAZE

Allons, revenons à nos moutonsse.

A ce moment, la porte-fenêtre s'ouvre, et M. Muche paraît.

Marcel Pagnol, *TOPAZE*,
PIECE JOUEE POUR LA PREMIERE FOIS A PARIS EN 1928,
PRESSES POCKET 1294, p. 11-21.

ACTIVITÉ n°3

1. Quelle est la profession de Topaze ?
2. Gagne-t-il bien sa vie ? Justifie ta réponse par un extrait du texte.
3. Parmi les dix adjectifs présents dans le tableau de la page suivante, souligne ceux qui, selon toi, caractérisent le mieux le caractère de Topaze. Justifie le soulignement de chaque adjectif par un passage du texte (texte à dire ou didascalies).

ADJECTIFS	JUSTIFICATIONS PAR LE TEXTE
SEVERE	
SERIEUX	
RESPECTUEUX	
IMPOLI	
DROLE	
BIENVEILLANT	
MODERNE	
NAÏF	
AMOUREUX	
DOMINATEUR	

4. *Quel sentiment principal éprouves-tu à l'égard de Topaze ? Souligne un des sentiments suivants et explique ton choix. Admiration - pitié - dégoût - tendresse - exaspération - indignation - haine - mépris.*
5. *Topaze et Ernestine veulent-ils la même chose? Si oui, quoi ? Sinon, que cherche chacun ?*
6. *En te basant sur l'exposition, émetts une hypothèse sur la suite de la pièce.*
7. *Peux-tu dire avec précision à quelle époque se déroule l'action ? Si oui, quelle est cette époque ? Si ce n'est pas le cas, essaie tout de même de la situer et précise sur quels indices tu te fondes.*
8. *Relis rapidement les didascalies pour remplir la deuxième colonne du tableau suivant.*

TYPES D'INDICATIONS	UN EXEMPLE POUR CHAQUE TYPE
1. Description du décor	
2. Accessoires	
3. Description de costumes	
4. Traits physiques des personnages	

5. Déplacements, gestes, mimiques	
6. Tons/sentiments affichés	

Exemple 2 : Comment peut-on être français ?

Un jardin public. Un nègre entre en scène et s'installe sur un banc avec son journal. Entre, un moment après, une jeune femme qui semble ravie de le voir et s'approche rapidement de lui.

La femme (s'asseyant) : Excusez-moi, Monsieur...

Le nègre: Oui, Madame ?

La femme: Pardonnez mon indiscretion... Vous êtes africain ?

Le nègre: Non, Madame, je suis américain.

La femme: Vous parlez bien français, pour un Américain.

Le nègre : C'est que... je suis un Américain de nationalité française.

La femme: Vous êtes français ?

Le nègre: C'est ce que dit mon passeport. Ça vous étonne, hein ?

La femme: C'est-à-dire...

Le nègre: Ne vous excusez pas !... J'ai souvent pensé à la tête que ferait Jeanne d'Arc si elle revenait sur terre et découvrirait des Français comme moi.

La femme: Vous n'avez pas l'air bien convaincu d'être français ?

Le nègre : C'est que... je n'ai jamais encore compris ce que c'était qu'un Français.

La femme: Un Français ?

Le nègre : J'ai d'abord supposé qu'il s'agissait d'un produit naturel.

La femme: Que voulez-vous dire ?

Le nègre: Eh bien! Je pensais que l'on pouvait reconnaître un Français dans la nature, comme on reconnaît un chêne, ou une carotte.

La femme: Et alors ?

Le nègre: Alors, c'est tout à fait impossible !

La femme: Vous croyez ?

Le nègre : Vous-même, Madame, en arrivant ici, vous m'avez vu sur ce banc et vous n'avez pas reconnu en moi un Français.

La femme: C'est pourtant vrai...

Le nègre: J'en conclus donc que le Français n'est pas un produit naturel.

La femme: Mais alors...

Le nègre : Eh oui, Madame! Le Français est une création artificielle de l'esprit humain, un concept purement théorique. Cela existe si peu en réalité que n'importe quel homme, sur cette terre, pourrait devenir français... ou cesser de l'être.

La femme: Vous m'effrayez !

Le nègre: Voyons, réfléchissez! Imaginez-vous une carotte qui déciderait de devenir navet ?

La femme: C'est invraisemblable !

Le nègre: Ce serait la preuve qu'il n'y a dans la nature ni carottes ni navets !

La femme: Vous voulez dire que le Français n'existe pas ?

Le nègre: A l'état naturel, sûrement pas, puisque... même un nègre peut devenir français.

La femme: Oh la la !

Henri Micaux, *Comment peut-on être français ?*,
« Petites scènes pour la démocratie, 5 »,
Editions Lansman, 2003, p. 45-46.

ACTIVITÉ n° 4

1. Que sais-tu de chaque personnage après ta lecture ? Qualifie son caractère par l'adjectif qui te semble le plus approprié.
2. Ces personnages te semblent-ils aussi bien caractérisés que ceux de Topaze ? Justifie ta réponse.
3. Proportionnellement au texte des dialogues, les didascalies sont-elles aussi volumineuses et précises que dans Topaze ? Quel(s) type(s) d'indications contiennent-elles ?
4. L'auteur de la pièce laisse-t-il plus, autant ou moins de liberté au metteur en scène, au scénographe et aux acteurs que Marcel Pagnol dans Topaze ?

À retenir

Roman et nouvelle constituent des espèces d'un même genre littéraire : le récit de fiction. La différence de longueur entre les deux espèces – rappelle-toi que la nouvelle est plus courte que le roman – engendre certaines conséquences. Le romancier peut développer longuement l'action en inventant un grand nombre de péripéties ; il peut aussi insérer dans l'action principale des péripéties secondaires ; il peut en outre s'intéresser de près à de nombreux personnages ; il peut enfin multiplier les cadres géographiques et donner à l'action une durée illimitée. Le nouvelliste a une tendance à la

condensation : il resserre l'action, évite les péripéties secondaires, limite le nombre des personnages, concentre l'action dans l'espace et le temps.

Dans un autre genre littéraire – le théâtre –, on trouve également des œuvres de longueurs très différentes : certaines pièces se jouent en cinq minutes ou moins; d'autres, en trois heures ou plus. Ces différences de longueurs impliquent les mêmes conséquences que dans le récit de fiction. Le petit tableau comparatif suivant confronte les deux pièces dont tu as lu le début.

Bases de comparaison	<i>Topaze</i>	<i>Comment peut-on être français ?</i>
Longueur du texte	274 pages	5 pages
Nombre de décors	3	1
Durée de l'action	Plusieurs mois	+ 15 minutes
Nombre de personnages	27	3
Nombre d'actes et de scènes	4 actes et 42 scènes ¹	Aucune division
Année de publication	1928	2000

Certaines pièces sont tellement courtes que l'exposition se réduit à très peu de choses. Par exemple, dans *Comment peut-on être français ?*, on peut considérer que l'exposition se limite à la didascalie initiale et aux six premières répliques. Celles-ci suffisent à caractériser le lieu (neutre et mal défini : un parc public) et les personnages (une femme anonyme un peu indiscreète et un Français noir d'origine américaine, anonyme lui aussi). Dans *Topaze*, les personnages sont fortement individualisés : ils ont un nom, un état-civil, une profession, un passé, un caractère ; dans *Comment peut-on être français ?*, les personnages constituent des types, des représentants caractéristiques d'une catégorie d'individus. L'auteur ne doit pas les caractériser davantage pour servir sa thèse. On pourrait exprimer celle-ci comme suit : un Français n'est pas forcément un individu de race blanche né en France. Ou : il n'existe pas de Français-type, reconnaissable de façon certaine. Ou, encore, si l'on élargit le point de vue : on a tort de classer les individus en catégories ; celles-ci n'ont rien de naturel.

ACTIVITÉ n°5

En utilisant les données du tableau ci-dessus, montre que *Topaze* est proche du roman et *Comment peut-on être français ?*, de la nouvelle.

Exemple 3 : *Art*

Le salon d'un appartement.

Un seul décor. Le plus dépouillé, le plus neutre possible.

Les scènes se déroulent successivement chez Serge, Yvan et Marc.

Rien ne change, sauf l'œuvre de peinture exposée.

Marc, seul.

MARC. Mon ami Serge a acheté un tableau. C'est une toile d'environ un mètre soixante sur un mètre vingt, peinte en blanc. Le fond est blanc et si on cligne des yeux, on peut apercevoir de fins liserés blancs transversaux. Mon ami Serge est un ami depuis longtemps. C'est un garçon qui a bien réussi, il est médecin dermatologue et il aime l'art. Lundi, je suis allé voir le tableau que Serge avait acquis samedi mais qu'il convoitait depuis plusieurs mois. Un tableau blanc, avec des liserés blancs.

*

Chez Serge.

Posée à même le sol, une toile blanche, avec de fins liserés blancs transversaux. Serge regarde, réjouit, son tableau.

Marc regarde le tableau.

Serge regarde Marc qui regarde le tableau.

Un long temps où tous les sentiments se traduisent sans mot.

MARC. Cher ?

SERGE. Deux cent mille.

MARC. Deux cent mille ? ...

SERGE. Handtington me le reprend à vingt-deux.

MARC. Qui est-ce ?

SERGE. Handtington ? !

MARC. Connais pas.

SERGE. Handtington ! La galerie Handtington !

MARC. La galerie Handtington te le reprend à vingt-deux ? ...

SERGE. Non, pas la galerie. Lui. Handtington lui-même. Pour lui.

¹ Dans le théâtre traditionnel, l'auteur divise son texte en actes et chaque acte en scènes. On considère qu'une scène débute lorsqu'un ou plusieurs personnage(s) entre(nt) en scène ou en sort(ent).

MARC. Et pourquoi ce n'est pas Handtington qui l'a acheté ?

SERGE. Parce que tous ces gens ont intérêt à vendre à des particuliers. Il faut que le marché circule.

MARC. Ouais...

SERGE. Alors ?

MARC. ...

SERGE. Tu n'es pas bien là. Regarde-le d'ici. Tu aperçois les lignes ?

MARC. Comment s'appelle le...

SERGE. Peintre. Antrios.

MARC. Connu ?

SERGE. Très. Très !

Un temps.

MARC. Serge, tu n'as pas acheté ce tableau deux cent mille francs ?

SERGE. Mais mon vieux, c'est le prix. C'est un ANTRIOS !

MARC. Tu n'as pas acheté ce tableau deux cent mille francs !

SERGE. J'étais sûr que tu passerais à côté.

MARC. Tu as acheté cette merde deux cent mille francs ? !

Serge, comme seul.

SERGE. Mon ami Marc, qui est un garçon intelligent, garçon que j'estime depuis longtemps, belle situation, ingénieur dans l'aéronautique, fait partie de ces intellectuels, nouveaux, qui, non contents d'être ennemis de la modernité en tirent une vanité incompréhensible. Il y a depuis peu, chez l'adepte du bon vieux temps, une arrogance vraiment stupéfiante.

YASMINE Réza, « ART », IN *THÉÂTRE*
EDITIONS ALBIN MICHEL, 1998,
LE LIVRE DE POCHE 14701, P. 195-197.

ACTIVITÉ n°6

1. La didascalie initiale porte sur le décor. Un seul décor pour trois salons différents, est-ce vraisemblable ? Autrement dit, dans la vie réelle, est-il plausible que les salons de trois amis ne diffèrent que par un détail ? Quelle que soit ta réponse, justifie-la.
2. Marc, seul en scène, présente tout haut son ami Serge. Celui-ci, « comme seul », présente Marc à son tour. A qui sont destinées ces deux présentations ? Celles-ci te semblent-elles vraisemblables, c'est-à-dire possibles dans la vie réelle ? Quelle que soit ta réponse, justifie-la.

A retenir

Manifestement, l'auteur d'*Art*, Yasmina Réza, se montre moins soucieuse du vraisemblable que Pagnol dans *Topaze*. Plus généralement, depuis une cinquantaine d'années, de nombreux auteurs de théâtre sont moins préoccupés que leurs prédécesseurs par le réalisme des décors, des personnages et des situations; ils ne cherchent pas à donner au spectateur l'illusion que ce qu'ils montrent est possible dans la vie réelle.

3. Une œuvre intégrale

Tu as lu dans la première activité le début d'une pièce de Gérard Levoyer intitulée *Le dernier*. Tu découvriras ci-dessous l'intégralité du texte.

Lis ce texte en te demandant s'il pourrait être présenté au concours auquel tu participeras. Songe au thème (justice-injustice, tolérance-intolérance), à la longueur de la représentation (de 5 à 10 minutes), au nombre des personnages (entre 2 et 5) et à l'époque de l'histoire (aujourd'hui, après 1945). Tu justifieras tes réponses.

LE DERNIER

OU L'OMBRE DU GRAND-PERE AUPRES DU GRAND MUR BLANC

Un homme (A) assis sur un banc; un autre homme (B) l'écoute. Le lieu est indéfini.

A: Avant, je travaillais. Je me levais à cinq heures. Dans la baraque d'où le froid n'arrivait jamais à sortir, je préparais le café pour dix. Je me lavais dans un seau que je dégourdissais parfois avec l'eau du café. Puis, je réveillais les autres. On parlait avec les yeux pour garder encore quelques miettes de sommeil sur les lèvres. A six heures, fallait qu'on soit sur le chantier. Même les jours de pluie. Surtout les jours de pluie, quand il y a le plus d'absents. Et ça durait jusqu'à la nuit.

B: Et puis?

A: Et puis maintenant... plus rien.

B : Rien ?

A: Non, rien. Le banc, la cigarette, le sourire obligé, l'horloge du temps dans la paupière. Et pas bouger, surtout pas BOUGER.

B : Pourquoi ça ?

A: On voit bien que vous n'êtes pas d'ici...

(Un troisième homme -C -arrive)

C : Faut pas rester là. Vous regardez, vous photographiez mais vous ne lui parlez pas, c'est interdit...Vous l'épuisez en lui posant vos questions.

B : Et alors ?

C : Ça l'use.

B : La conversation n'a jamais usé personne.

C : Si. Lui, ça l'use. Ça le force à réfléchir, à trouver des mots. En plus, dans une langue qui n'est pas la sienne. C'est un effort cérébral qu'il faut lui éviter; on veut le garder le plus longtemps possible. C'est le dernier, vous savez.

B : Le dernier quoi ?

C : Le dernier Arabe, bien sûr.

B : ...Ah, c'est lui !

C : Oui. Et il est à nous. C'est la curiosité de notre ville. Les autres sont tous partis, de partout. Ici, on a su en garder un.

B : On me l'avait pourtant dit, mais je n'osais pas y croire.

C : Si, si. On a fait de gros sacrifices pour le garder. Il voulait repartir avec les autres. On a monnayé son transfert... un bon paquet d'ailleurs. Mais on ne regrette rien.

B : Son transfert ?

C : Oui. En fait, il logeait dans une cabane juste à la limite sur la commune voisine. Mais eux, ces culs-terreux, n'ont pas reniflé l'affaire. On leur a racheté la cabane, le bout de terrain autour et on a construit une sorte de parc d'attractions. Vous pouvez visiter, c'est resté tel quel.

A: Le dimanche, on allait au marché en carriole, on ramenait les légumes pour la semaine. Parfois, on achetait un agneau et on faisait le méchoui. Au marché, on parlait entre cousins: le pays, la famille, les enfants... On partageait un thé à la menthe. Des fois, on était un de moins – accident du travail – alors, on vidait les trous de nos poches et on envoyait une Tour Eiffel en plastique à sa veuve. Pour la consoler.

C : Vous voyez ? Vous l'avez fait parler. Maintenant, il ne va plus s'arrêter.

(Un groupe s'est approché, entoure le banc)

– C'est lui ?

B : C'est lui.

– C'est lui ?!

B : Vous le voyez bien, non ?

– C'est vrai, on le voit bien. Je ne pensais pas qu'on pourrait s'approcher autant.

B (*montrant C*) : Si, mais c'est surveillé. Moi, je lui ai parlé et...

– Il faut toujours que tu en fasses trop .

B : Je ne pouvais pas savoir.

– Un Arabe! Depuis le temps...

– Je vais vous dire: c'est exactement comme ça que je le voyais.

– A vrai dire, je ne me souvenais plus.

– J'avais comme qui dirait le souvenir de gens plus petits...

– Idiot! Ce ne sont pas les Arabes qui sont petits, ce sont les Japonais.

– C'est quand même drôle. On s'y attend, on s'y prépare et quand on est devant...

– Vous croyez qu'il comprend quand on lui parle ?

B : Oui, oui. Il répond même très poliment...Mais c'est interdit.

A: J'avais une petite fille, Awiwa, ma petite boule de miel. Quand elle est née, j'ai marché vingt-cinq kilomètres pour aller la déclarer à l'état civil. C'est ma fille, j'ai dit, je lui donne le prénom d'Awiwa qui ne veut rien dire mais qu'on porte dans la famille depuis des générations. Elle sera belle comme sa mère, courageuse comme sa grand-mère. Elle aura quatre garçons... L'homme était pressé. Il m'a dit: pour ça, tu reviendras plus tard. Il a écrit Awiwa avec sa belle écriture dans un grand livre noir. Et moi, j'ai refait les vingt-cinq kilomètres dans l'autre sens, jusqu'au bout du soleil. Quand je suis arrivé...

C : Allons, faut plus parler de ça. Vous savez que ça vous fait du mal. Tenez, prenez une cigarette et souriez, on vous regarde.

– Il est bizarre, votre Arabe, il n'a pas l'air heureux.

C : Bien sûr que si, mais il n'aime pas le montrer. La pudeur. Et puis...faut toujours qu'il fasse le pitre.

– Remarquez, nous on préfère, ça nous fera des souvenirs.

– C'est vrai. Sinon, où serait la différence ?

– Pour sûr. Vous ne m'auriez rien dit, je serais peut-être passé devant sans le remarquer .

C : C'est le contexte qui fait ça. Le mercredi après-midi et le week-end, il retourne à sa baraque. Là, c'est autre chose. D'ailleurs, on vient le voir de loin...

– Bon, je ne voudrais pas jouer les rabat-joie mais... si c'était un faux ?

– Un faux quoi ?

– Un faux Arabe. C'est pas compliqué à imiter. Qui nous dit que c'est un vrai ?

– Attends, on va tout de même pas faire des imitations de...

– Pourquoi pas ?

– Tout de même, il y a des LIMITES.

– Ça se verrait.

– On n'est pas des idiots !

– C'est infalsifiable.

– On ne peut pas !

– Déontologiquement...

– Ce serait honteux.

– Et l'expertise, patate ?

– Je suppose qu'ils ont fait des tests, tout de même !

C : Il est certifié authentique.

– Par qui ?

C : Heu... je ne sais pas. On a retrouvé des documents...

– L'écoutez pas, y croit jamais rien. On l'a amené au bord de la mer, il doutait aussi.

– Il ne croit même pas à la démocratie !

C : Alors là... il n'est pas le bienvenu chez nous. Parce qu'ici, monsieur, on pratique la démocratie à outrance.

– Ça consiste en quoi ?

C : Ça consiste... que notre Arabe, il a même le droit de vote...Oui, messieurs-dames. Et même qu'il vote très bien. Comme nous, quoi.

A: Malformation congénitale, ils ont dit. Opération. Réanimation. Appareillage. Prothèse. Tubes. Flacons. Médicaments. Argent. Beaucoup d'argent. Beaucoup, beaucoup... ou plus d'Awiwa. Alors, j'ai embrassé la femme, j'ai arrosé le pied de tomates au fond du jardin et je suis parti travailler...ailleurs...ici.

C : Hélas... il raconte toujours la même histoire. Pour vous, c'est drôle, et dans cinq minutes vous serez repartis. Mais pour moi, c'est chaque jour : la cabane, le méchoui, la Tour de Pise en carton...

– En plastique.

C: ...les vingt-cinq kilomètres à pied, les tomates au fond du jardin...

A: Choukir qui grattait ses puces dans sa niche...

C: C'est ça! Et qui buvait l'eau des flaques...

A: ...quand la pluie d'hiver s'abattait sur la toiture trouée.

C : Vous me l'avez complètement bouleversé, là !

B : Mais je n'ai rien fait, moi.

C : Si. Vous avez fait remonter le passé. C'est une espèce protégée, merde! Faut en prendre soin.

B : Je ne savais pas. Je vous jure, je ne savais pas...

– C'est malin. On te dit que c'est le dernier.

– Le dernier, tu ne comprends pas ce que ça veut dire ?

– Ça veut dire qu'après lui, y'en aura plus.

– Le moule est cassé. Plus possible !

– Ou alors par clonage. Mais déontologiquement...

– Fini ! Terminé !

C : Et que personne n'ose dire que c'est de notre faute. Regardez comme on prend soin du nôtre. Son pull, c'est ma femme qui l'a tricoté.

– Heureusement qu'il est seul. Ce qu'on fait pour un, on peut pas le faire pour dix.

– C'est bien ça le drame.

– Y'a des limites à tout.

– La démocratie, elle est bien jolie... mais elle a ses faiblesses.

A: Un jour, au téléphone, ma femme m'a dit: Je t'envoie un colis avec des figes du pays et une photo d'Awiiwa. Tu vas voir comme elle est belle. Et intelligente. Elle a ton sourire. Je te la mets dans une enveloppe avec un peu de jasmin pour parfumer son cou. Je suis allé à la poste, j'ai attendu mon tour. Le colis était tout cabossé, du jus de figue avait coulé, traversé le carton, mais Awiiwa s'en était tirée avec juste quelques égratignures. Je suis resté une heure devant la poste à la regarder, ma petite perle de miel parfumée au jasmin.

– C'est chiant à la fin, ce qu'il raconte.

– Il ne parle que du passé, cet homme-là.

C : Trop de souvenirs! Ça l'empêche de vivre. ..

– Moi, j'avais un chien comme lui, neurasthénique. Il ne pensait qu'à son ancien maître.

– Si c'est pas malheureux !

A: Au chantier, la grève avait mal tourné. La police. On ne m'a pas laissé entrer. Ahmed, Mustapha, Harrouar : morts. A coups de barre de fer. Accident du travail, ils ont dit. J'ai signé: accident du travail. On m'a laissé partir. La baraque avait aussi vu le passage des barres de fer.

C: Il perd la tête. La baraque, vous pourrez la voir au fond du parc, telle quelle...

– On n'aura pas le temps.

– Faut qu'on rentre.

– On n'a pas que ça à voir.

B : En plus, il gâche le plaisir, votre Arabe.

C : Je vous avais dit de ne pas le faire parler !

A: On ne m'a pas laissé partir...

C : Bon, allez, ça suffit. Vous faites fuir les gens.

A: On a caché ma valise, on a brûlé mes papiers, on m'a donné une autre nationalité.

C: Qu'est-ce que j'ai dit ?!

A: Awiiwa ! Petite perle de Miel ! *(Il commence à gémir)*

– Bon, faut y aller !

- Ça se gâte; si ça continue, il va pleurer.
- Oh non, pas ça !
- Si, je m'y connais. Ecoutez, il commence à gronder.
- Il est tout gris.

A (*lançant son cri comme un hurlement de chien*).Awiwaaaaa ! Awiwaaaaa !

C : Ça suffit! Mais qu'est-ce qu'il a donc aujourd'hui ?

C : C'est ça! Maintenant que vous me l'avez énervé, à moi de le calmer.

- Regardons-le bien une dernière fois; on n'est pas près d'en revoir un de si tôt.
- Quand je raconterai ça aux copines !
- Moi, si je raconte...je dirai qu'il était muet.
- Et souriant.
- Et gai.
- Comme nous quand on est en vacances.
- Je ne me souvenais pas que ça pleurait autant.

A: Awiwa...

C (*lui caressant la tête*) : Doucement, doucement.

A: ...Le méchoui, le plan de tomates, Choukir...le jasmin, les figues...

C (*gentiment*) : C'est ça, le soleil, la poussière, le vent...

A: ...l'ombre du grand-père auprès du grand mur blanc...

C : Bon, j'ai compris. On va faire un tour, ça te changera les idées. Et après, dodo, hein ? ... Ça ira mieux demain.

GERARD Levoyer, *LE DERNIER*,
« DEMOCRATIE MOSAÏQUE, 4 », EDITIONS LANSMAN, 2000, p. 7-14.
PREMIER PRIX DU CONCOURS « UNE SCENE POUR LA DEMOCRATIE 99 ».

ACTIVITÉ n° 7

1. La pièce que tu viens de lire respecte-t-elle les consignes d'écriture du concours ? Développe ta réponse à propos de chaque critère.
2. Résume la pièce en une dizaine de lignes. Si possible, précise dans ton résumé où et quand se déroule l'action, qui sont les personnages, quels motifs les font agir.
3. La pièce présente-t-elle une solution au problème qu'elle dénonce ? Justifie tes réponses.
4. La situation présentée te semble-t-elle vraisemblable ? Si oui, cite une situation réelle qui t'y fait penser. Si non, dis pourquoi une telle situation ne pourrait se produire dans la vie réelle.
5. Compare le début de cette pièce aux trois débuts que tu as lus dans la section précédente.

CHAPITRE III. ÉCRIRE UNE PIÈCE COURTE

Ecrire une pièce de théâtre, même courte, n'est pas une mince affaire. Les exercices ci-dessous t'y aideront : ils constituent un entraînement à la participation au concours.

1. Choisir un thème

Tout le monde ne s'indigne pas des mêmes situations ou des mêmes événements. Ce qui peut sembler tout à fait normal aux uns paraît injuste ou scandaleux aux autres.

ACTIVITÉ n° 8

Voici cinq énoncés présentant des cas potentiels d'injustices. Laquelle de ces situations te révolte ou t'indigne (le plus) ? Explique en une dizaine de lignes les raisons de ton choix.

- En Belgique, il existe encore une forte discrimination à l'embauche. A diplôme égal, beaucoup de patrons préfèrent employer un travailleur d'origine belge plutôt qu'un candidat d'origine étrangère.
- On sait que les enfants de milieux modestes ont beaucoup moins de chances de réussir des études supérieures que ceux dont les parents ont déjà un diplôme d'enseignement supérieur.
- Faire appel au soutien d'un homme politique constitue souvent un avantage décisif pour obtenir un emploi, un appartement, un avantage social. Celui qui utilise un « piston » est souvent mieux placé qu'un autre, qui se refuse à le faire ou ne connaît personne dans le monde politique.
- Dans nos rues existent encore de nombreux clochards ou mendiants qui vivent de la charité publique. Ces gens sont souvent ignorés, voire méprisés ouvertement, par des gens qui ont eu plus de chance dans la vie.
- Une femme travaille en moyenne beaucoup plus d'heures par jour qu'un homme. En plus de ses heures de travail à l'extérieur, elle doit s'occuper des enfants et des tâches ménagères pendant que son mari se repose.

2. Inventer un scénario

Les cinq énoncés de l'exercice précédent constituent des généralités, des thèses qu'un dramaturge pourrait défendre. Pour sensibiliser son public à des situations qu'il trouve intolérables, pour le convaincre d'agir, l'auteur devra abandonner le général pour le particulier, c'est-à-dire inventer des situations, des personnages, un cadre, des événements qui illustrent ses thèses.

Prenons un exemple pour préparer le travail que tu dois accomplir. Dans *Le dernier*, Gérard Levoyer défend une thèse concernant les travailleurs immigrés. On pourrait l'exprimer comme suit. Ces travailleurs sont considérés comme des machines à travailler, et non comme des hommes. On les fait vivre dans des conditions inacceptables, on les brutalise lorsqu'ils se révoltent, mais jamais on ne pense qu'ils ont des sentiments et une sensibilité d'hommes.

Cette thèse, très générale, l'auteur l'expose à travers le scénario suivant. Imaginons que tous les travailleurs arabes ont quitté le pays « d'accueil » – un pays indéterminé – et qu'il n'en reste qu'un. Ce dernier vit dans une sorte de réserve où des touristes viennent le voir et le photographier. Ce dernier spécimen est censé se taire, mais il parle. Il parle de son passé de travailleur, des conditions de vie qu'il partageait avec ses compagnons. Il parle aussi d'un passé plus lointain, des raisons qui l'ont obligé à s'expatrier. Ses discours dérangent le responsable du « zoo humain » et finissent par importuner les visiteurs, qui n'ont pas envie qu'on leur gâche leurs loisirs.

ACTIVITÉ n° 9

Reprends l'énoncé que tu as choisi et illustre-le en inventant un scénario original. Rappelle-toi les consignes suivantes.

1. Tu dois veiller à la longueur de ton texte (la représentation durera entre cinq et dix minutes) : n'invente donc pas trop d'événements.
2. Invente une situation initiale et une situation finale ainsi que des péripéties qui mèneront de la première à la seconde.
3. L'histoire se déroulera de nos jours ou dans un passé récent (après 1940), mais tu as le choix du cadre : ton histoire se déroule-t-elle dans un pays précis, un décor précis, ou peut-elle se dérouler n'importe où ?
4. La pièce comportera de deux à cinq personnages, mais, dans ce cadre, tu es libre de tes choix. Donneras-tu un nom à tes personnages ? Souhaites-tu qu'ils soient caractérisés précisément ?
5. N'oublie pas que, parmi tes personnages figureront une ou plusieurs victimes d'une injustice et un ou plusieurs responsables.

3. Transcrire le scénario en texte théâtral

Le scénario que tu as écrit doit se transformer en pièce de théâtre. Au cours des exercices de lecture, tu as découvert les principales caractéristiques de ce genre de texte. A toi de les mettre en œuvre.

ACTIVITE n° 10

Voici un dialogue entre un agent et un professeur. Les répliques du professeur ont été supprimées. A toi de t'en souvenir au moment d'écrire.

La boucle

En rue.

L'agent: Vos papiers !

Le professeur:

L'agent: Vous ne voyez pas... vous ne voyez pas le panneau « E 1 : interdiction de stationner »!

Le professeur

L'agent: Maintenant non plus, il n'est pas là ?

Le professeur:

L'agent: Moi, je dis que ça fait vingt-cinq euros avec perception immédiate! Ou un procès à la clef.

Le professeur :

L'agent: Vous prétendez qu'il s'agirait d'un piège et que vous seriez tombé... dans le panneau ? (*Rire gras*)

Le professeur:

L'agent: Ici, vous n'êtes pas en classe, Monsieur le Professeur. Ici, c'est moi le représentant de la loi. (*Marmonné*)
Et quand on sait comment vous traitez nos enfants...

Le professeur:

L'agent: Vous ne permettez pas ? En ce cas, je vous dresse procès-verba1... sans votre autorisation.

Christian Lombard, *La boucle*,
« Petites scènes pour la démocratie, 5 »,
Editions Lansman, 2003, p. 38-39.

ACTIVITÉ n° 11

Au théâtre, le spectateur détermine le caractère d'un personnage non seulement par le contenu de ses répliques mais aussi par sa manière de parler.

Voici une scène tirée d'*Abribus*, un spectacle constitué de 24 courtes scènes. Relève dans cette conversation des caractéristiques propres aux manières de parler d'une dévouée et d'un égocentrique (un égocentrique est une personne centrée sur elle-même, qui considère toute chose extérieure en fonction d'elle-même).

ABRIBUS

5. Ta mère vient demain

Un homme et une femme.

La dévouée: J'ai oublié de te dire un truc...

L'égocentrique: Mmm ?

La dévouée: Ta mère vient demain.

L'égocentrique: Merde...

La dévouée : Quoi ?

L'égocentrique: J'ai fait une tache sur ma chemise.

La dévouée: Ce n'est pas grave. Ça partira au lavage...

L'égocentrique: Pas une tache pareille.

La dévouée: Mais si. J'ai un produit spécial.

L'égocentrique: Ça va décolorer le tissu. Tu sais ce que ça coûte ?

La dévouée: Pas avec ce produit-là. A 40, il fait la « guerre aux taches, mais redonne vie aux couleurs ».

(Un temps)

L'égocentrique : Oui. Et en attendant, qu'est-ce que je fais ?

La dévouée: Ça ne se verra pas, je t'assure. Et en rentrant, je la ferai tremper.

L'égocentrique: Tu ferais ça ? D'ici là, j'aurai l'air d'un con, mais c'est gentil. Tu disais quoi, juste avant ?

La dévouée : Ta mère vient demain.

L'égocentrique: Merde...

(Un bus passe...)

Laurent Van Wetter, *Abribus*,
Editions Lansman, 2003, p.10.

ACTIVITÉ n° 12

Imite cette petite scène en en créant une toi-même. Le cadre restera le même : un abribus. Choisis une des situations suivantes.

- Une bavarde et un taciturne racontent leur journée de travail.
- Une optimiste et un pessimiste traitent de la pollution atmosphérique.
- Deux étudiants, un inconscient et une inquiète, parlent de l'examen qu'ils vont passer.

ACTIVITÉ 13

Si tu souhaites que tes dialogues paraissent vraisemblables, tu dois faire parler tes personnages comme des personnes réelles. Or, dans la vie de tous les jours, nous ne parlons pas spontanément comme des livres : nous hésitons sur le mot à employer, ou employons un mot pour un autre, nos phrases ne sont pas toujours complètes ni construites correctement.

Si tu optes pour le réalisme – ce qui n'est pas obligatoire –, tu dois aussi faire en sorte que les personnages se distinguent entre eux par les registres de langue qu'ils utilisent.

Voici le début d'une pièce courte de Jean-Luc Ohanessian intitulée *Les jours heureux*. Relèves-y les écarts par rapport à la langue écrite courante. Juge si le langage des deux personnages est adapté à leur situation sociale.

Les jours heureux

(Deux femmes S.D.F. font la manche sur le trottoir)

Première femme: Tu vois, moi, j'me console du bras d'honneur qu'elle m'a fait, la Providence, en m'disant que c'est finalement heureux que j'sois jamais montée ben haut. Parce que vu comme j'suis descendue bas, j'aurais jamais pu supporter la chute. Comme quoi, d'avoir l'ambition modeste, ça aide à supporter les coups du sort.

Deuxième femme: Te réjouis pas trop vite, la Providence elle nous a fichues dans son colimaçon. Et dis-toi bien qu'on n'a pas fini d'lui dégringoler les marches d'son putain d'escalier à c'te salope !

Première femme: Toi, t'exagères toujours. Tu passes toujours ton temps à brailler du noir .

Deuxième femme: Non, mais j'rève ! C'est la fumée des voitures qui t'paralyse le cervelet. Tu vois pas qu'on encombre, qu'on gêne, qu'on s'paupérise ! Bientôt, les piétons y vont nous marcher dessus. Et faudra qu'on s'excuse encore de pas les faire tomber.

Première femme: Que tu dis! Moi, j'trouve que les gens, y sont pas trop bégueules dans l'ensemble. La preuve de c'que j'te dis, c'est qu'y en a un qui m'a refile dix balles today.

Deuxième femme: Dix francs français!

Première femme: Yes, M'dame. Comme j'vous le dis.

Deuxième femme: Tu lui as au moins ciré les pompes pour ce prix-là ?!

Première femme: Avec quoi ? J'ai même pas de savonnette pour m'laver ; alors du cirage, tu penses !

Deuxième femme: Ben bravo, tu vas pouvoir trouver à t'acheter une cahute en carton pour terminer l'hiver à couvert. Un conseil : évite les feux de cheminée, même si tu t'les pèles, le carton ça le rend friable.

Jean-Luc Ohanessian, *Les jours heureux*,
« Démocratie mosaïque, 2 »,
Editions Lansman, 1997, p. 37.

ACTIVITÉ n° 14

Ecris le début d'une pièce mettant en scène deux femmes de la haute bourgeoisie s'entretenant de l'ouverture d'un nouveau magasin de vêtements dans leur quartier. Veille surtout à l'adaptation du registre de langue à la situation des personnages.

ACTIVITÉ n° 15

Les consignes du concours d'écriture t'invitent à réduire le nombre des didascalies. Pourquoi ? Parce que la grande majorité des informations doivent passer par les paroles des personnages. Néanmoins, il est quasiment impossible de se passer des didascalies.

- Voici le début d'une pièce très courte de Jean-Pierre Anthony. Les didascalies y sont assez fournies. Répartis-les dans les catégories suivantes: description du décor ; accessoires ; description des costumes ; traits physiques des personnages ; déplacements, gestes et mimiques ; tons et sentiments affichés.
- Dans la didascalie initiale, repère des informations qui ne pourraient être transmises au public que par une voix off, et non par le décor.

Le dernier homme

(Un pays imaginaire pendant les derniers soubresauts d'une guerre qui fut particulièrement éprouvante. La ville est complètement dévastée. Dans les faubourgs errent, comme des chiens perdus, hommes, femmes et enfants faméliques à la recherche d'une maigre pitance, et de quoi se chauffer, se vêtir, ou tout simplement d'un abri pendant les attaques aériennes. Un soir, dans une rue déserte, déambule un jeune adolescent, Peter. Un autre adolescent, peut-être un peu plus âgé, le suit. Alors que Peter se penche sur une poubelle, Boris l'accoste)

Boris (sans aménité) : Tu cherches quelque chose ?

Peter (irrité, relevant fa tête) : Non...pas du tout...Pourquoi ?

Boris : Simple supposition. Tu avais le nez dans la poubelle !

Peter : Ce n'est pas défendu, que je sache !

Boris : Je ne voulais pas t'agresser.

Peter : Tu es de la police ?

Boris (lui tendant la main) : Je m'appelle Boris. Toi, c'est Peter. N'est-ce pas ?

Peter : Comment sais-tu mon nom ?

Boris : Je t'ai reconnu. Tu traînais dans le quartier autrefois.

Peter : C'est vrai que je connaissais du monde...autrefois.

Boris : Et maintenant ?

Peter (*ironique*) : Beaucoup sont morts au champ d'honneur. Grâce au ciel, j'ai réussi à me dégouter une planque.

Boris : Moi, j'ai été soldat et j'ai survécu... Tout le monde n'a pas eu ta chance.

JEAN-PIERRE Anthony, *LE DERNIER HOMME*,
« DEMOCRATIE MOSAÏQUE, 2 »,
EDITIONS LANSMAN, 1997, P. 70.

- Rédige une didascalie initiale de huit lignes maximum pour une pièce susceptible de se dérouler dans un bureau de poste. Les personnages sont : une employée, un vieillard et une jolie fille. Indique s'il s'agit d'un texte à dire ou d'indications susceptibles d'être montrées au spectateur.

ACTIVITÉ n° 16

Reprends ton scénario et transforme-le en texte théâtral.

- Rédige environ une page : il n'est pas nécessaire de terminer le récit.
- Ecris une didascalie initiale de huit lignes maximum. Précise si ces lignes sont à dire. Les autres didascalies seront réduites au maximum.
- Veille à ce que chaque personnage soit caractérisé par sa manière de parler.
- Rédige un titre original.